

L'OPPOSITION OUVRIÈRE...

Nous publions ici la très intéressante étude de Kollontai sur «*l'Opposition ouvrière de Russie*». Cette camarade, qui fait partie de l'extrême-gauche du *Parti communiste* s'est vue, un moment, persécutée en Russie par le gouvernement des Soviets pour avoir osé exprimer librement des idées contraires à la politique opportuniste de l'État bolcheviste. A titre documentaire, cette étude peut trouver sa place dans la *Revue anarchiste*. Elle contient des aveux significatifs sous la plume d'une «*bolcheviste*».

Qu'est-ce que «*l'Opposition ouvrière*»? Faut-il du point de vue de notre parti et de la Révolution ouvrière internationale, se féliciter de son existence ou bien, est-ce au contraire, une chose nuisible et de nature à dissocier notre Parti, un phénomène «*politiquement dangereux*», comme l'a déclaré dernièrement Trotsky pendant la discussion publique sur les syndicats?

Pour répondre à ces questions qui intéressent et troublent beaucoup de nos camarades ouvriers et ouvrières, il faut avant tout se poser les deux questions suivantes: 1- de quoi est composée l'*Opposition ouvrière* et comment s'est-elle constituée? 2- en quoi consiste au fond le différend entre les camarades des centres directeurs du Parti et l'*Opposition ouvrière*?

Un fait très caractéristique et sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention de nos dirigeants, c'est, que parmi les communistes l'opposition groupe la partie avancée des prolétaires organisés. L'opposition comprend presque uniquement des professionnels; les noms dont sont signées les thèses de l'opposition sur le rôle des syndicats, en sont une preuve. Or, que sont les professionnels? Ce sont les ouvriers, c'est la pointe d'avant-garde qui tient la tête du prolétariat russe, qui a supporté tout le fardeau de la lutte révolutionnaire, et qui, au lieu de se disperser à travers les administrations d'État en perdant sa liaison avec les masses ouvrières, est restée au contraire, liée à ces masses. Être professionnel, conserver des relations fortes et vivantes avec son syndicat, c'est-à-dire avec les ouvriers de sa branche d'industrie, au cours de ces années d'orage où le centre de gravité de la vie sociale et politique s'est transporté par-delà le terrain professionnel, c'est là, chose qui n'était pas facile ni simple. La vague révolutionnaire a saisi et emporté bien loin des syndicats les éléments les meilleurs, les plus capables et les plus actifs du prolétariat industriel, abandonnant l'un sur le front, l'autre dans telle ou telle administration, asseyant le troisième devant le tapis vert de quelque bureau ou devant des monceaux de «*pièces sortantes*», de «*devis*» et de «*projets*».

Les syndicats sont dépeuplés. Seuls les ouvriers les plus solidement pénétrés d'esprit prolétarien, la fleur véritable de la classe révolutionnaire ascendante, résistant à la corruption des pouvoirs, aux mesquineries de la vanité, à la tentation des «*carrières administratives*», en un mot à tout le «*bureaucratisme soviétique*» a gardé son union intime avec «*les masses*», avec les ouvriers, avec ces «*couches inférieures*», dont elle est elle-même sortie et à su défendre son attache organique avec ces couches contre l'influence des hauts-postes de l'État soviétique. Dès que la situation est devenue plus calme, sur les fronts et que le balancier de la vie a penché davantage du côté de l'organisation économique, ces prolétaires typiques et inébranlables, ces représentants les plus fermes et les plus manquants de leur classe, se sont hâtés de jeter bas l'action militaire et de remettre au rancart les «*pièces sortantes*» ou «*entrantes*» pour répondre à l'appel tacite de leurs frères de classe, les ouvriers des usines, les millions de prolétaires russes qui traînent encore dans la *République soviétiste du Travail* une existence misérable et honteuse de bagnards... Avec leur instinct de classe, ces camarades qui sont à la tête de l'*Opposition ouvrière* ont compris que quelque chose clochait. Ils ont compris, oui, qu'en trois ans de révolution, nous avons sans doute édifié l'*État soviétiste* et affirmé le principe de la *République ouvrière et paysanne des travailleurs*, mais que la classe ouvrière elle-même, en tant que classe, en tant qu'unité sociale indivisible et douée de besoins, d'intérêts et de buts unanimes et homogènes, et possédant par conséquent une politique, une constante, claire et distincte, joue dans la *République soviétiste* un rôle de moins en moins important, colore de plus en plus faiblement les mesures de toutes sortes prises par son propre gouvernement, dirige de moins en moins la politique, influe de moins en moins sur l'action et sur la pensée des organes centraux du Pouvoir. Au début de la Révolution, qui donc

aurait parlé de couches «*inférieures*» ou «*supérieures*»? «*Les masses*», c'est-à-dire les masses ouvrières et les centres directeurs du parti ne faisaient qu'un. Les aspirations que la vie et la lutte faisaient naître au bas de l'échelle, trouvaient leur expression plus exacte, leur formule plus nette et plus solidement appuyée dans les centres dirigeants du parti. Il n'y avait pas d'antagonisme entre le sommet et le bas, et il ne pouvait pas y en avoir. Aujourd'hui cet antagonisme existe, et aucun artifice de propagande, aucun procédé d'intimidation, ne chassera de la conscience des masses cette idée que les sommets de l'administration soviétiste et du *Parti communiste* sont devenus une nouvelle «*couche sociale*» bien caractérisée.

Les professionnels qui sont le noyau essentiel de l'*Opposition ouvrière* ont bien compris cela, ou plutôt l'ont senti grâce à leur sûr instinct de classe. Leur premier souci a été de se lier avec ces masses, d'entrer dans l'organe naturel de leur classe, les syndicats, celui qui de tous les organes a le moins souffert pendant ces trois ans de l'influence dissolvante des intérêts de toutes sortes étrangers au prolétariat (provenant de la classe paysanne et des éléments bourgeois adaptés au régime soviétiste), qui déforment nos administrations d'État et détournent notre politique de la rectitude de son lit de classe dans le marais de l'opportunisme...

Ainsi l'opposition ouvrière, ce sont avant tout les prolétaires demeurés attachés à l'établi ou à la mine, c'est la chair de la chair de la classe ouvrière.

L'opposition ouvrière étonne parce qu'elle ne possède pas de grands leaders en vedette, de ce qu'on est convenu d'appeler des «*chefs*».

Comme tout mouvement sain et découlant nécessairement des relations sociales, elle est sortie du sein même des masses ouvrières, et aussitôt elle a poussé de profondes racines dans toutes les directions, même dans ces coins de la *Russie soviétiste*, où la nouvelle de l'existence d'une opposition n'était pas encore parvenue.

«*Chez nous, on n'avait pas idée qu'il y avait à Moscou des désaccords et des discussions sur le rôle des syndicats*, disait un délégué sibérien au *Congrès des Mineurs*, et déjà nous étions troublés par ces mêmes questions qui se posent ici». Derrière l'opposition ouvrière se dressent les masses prolétariennes, ou mieux encore: l'opposition ouvrière, c'est la partie la plus cohérente, la plus consciente, la plus ferme, en tant que classe, de notre prolétariat industriel, celle qui estime qu'il n'est pas permis, au moment où l'on construit l'édifice économique communiste, de substituer à la grande force créatrice du prolétariat, l'enseigne toute extérieure de la dictature de la classe ouvrière.

Plus on s'élève sur l'échelle des «*postes*» de l'*État soviétiste* ou du *Parti communiste*, moins on rencontre de partisans de l'opposition. Plus on pénètre profondément dans les masses, plus le programme de l'opposition ouvrière trouve d'écho (1).

C'est là un fait caractéristique et significatif dont les centres dirigeants de notre parti doivent tenir compte. Si les «*masses*» s'éloignent des «*sommets*», si une brèche, une fissure se creuse entre les centres dirigeants et les couches inférieures, c'est signe que dans les sommets tout ne va pas bien, surtout si les masses ne restent pas silencieuses, mais réfléchissent, agissent, se défendent, font triompher leurs idées. Les sommets ne peuvent détourner les masses du droit chemin qui conduit à la victoire du communisme que si ces masses se taisent, se soumettent, suivent passivement et aveuglément les «*chefs*». C'est ce qui s'est produit en 1914, au début de la guerre mondiale, lorsque les ouvriers crurent les chefs et décidèrent: «*Ils savent mieux que nous les voies de l'histoire. Notre instinct de protestation contre la guerre nous égare, réprimons-le, taisons-nous et écoutons les anciens*». Mais quand, au contraire, la masse s'agite, fait travailler son cerveau, critique, quand elle vote opiniâtrement contre des chefs aimés, malgré le sentiment de sympathie personnelle à leur égard, qu'elle est obligée pour cela de combattre, alors le cas devient sérieux. Alors le devoir du Parti est de ne pas dissimuler le différend, de ne pas chercher à déconsidérer l'opposition en lui accolant des épithètes que rien ne justifie et qui n'expliquent rien, mais au contraire de se demander en toute sincérité où et en quoi réside le fond du désaccord et ce que veut la classe ouvrière, interprète du communisme et son unique créateur...

Ainsi, l'opposition ouvrière est la partie avancée du prolétariat qui n'a pas rompu sa liaison vivante avec les masses ouvrières organisées en Syndicats et qui n'est pas dispersée à travers les administrations d'État.

(1) Les notes sur les thèses concernant le rôle des syndicats en sont la preuve les membres des Comités directeurs votent pour l'une ou l'autre des thèses des centres, les masses communistes, les ouvriers, votent pour l'*Opposition ouvrière*.

Le fond du différend.

Avant de rechercher ce qui fait le fond du différend entre l'*Opposition ouvrière* et le point de vue officiel représenté par nos centres dirigeants, nous devons nous rappeler fermement deux vérités: d'abord que l'*Opposition ouvrière* est née du plus profond du prolétariat industriel de la Russie soviétiste et qu'elle a puisé sa force non seulement dans les effroyables conditions d'existence et de travail de sept millions de prolétaires industriels, mais encore dans les multiples écarts, oscillations ou contradictions de notre politique gouvernementale, et même dans ses franches déviations de la ligne de classe nette, pure, conséquente, du programme communiste. En second lieu, il faut nous souvenir que l'opposition n'est pas limitée à telle ou telle région, elle n'a pas été le fruit de désaccords ou de dissensions personnels: elle s'est au contraire largement répandue à travers toute la République soviétiste, dont toutes les provinces ont répondu par un écho unanime à chacune des tentatives de nos camarades ouvriers pour formuler, exprimer et fixer l'essence de la controverse et pour définir ce que veut l'opposition ouvrière.

L'impression s'est formée aujourd'hui que le différend entre l'*Opposition ouvrière* et les diverses tendances des couches supérieures, se réduit exclusivement à une façon autre de comprendre le rôle et le but des syndicats. Cela est faux. Le différend est plus profond. Les représentants de l'opposition ne savent pas toujours l'énoncer clairement et le définir avec précision, mais il suffit de toucher une suite de problèmes concernant la structure de notre République pour que le désaccord éclate sur bien des propositions fondamentales de caractère économique et politique.

Les deux points de vue opposés des sommets dirigeants de notre parti et des représentants du prolétariat organisé en syndicats, se sont manifestés pour la première fois au 9^{ème} Congrès panrusse du Parti communiste, sur la question de la direction unique ou collégiale. L'opposition n'existait pas encore, en tant que groupe constitué, mais il était visible que les tenants du système collégial étaient les représentants des syndicats, c'est-à-dire des organisations proprement prolétariennes, et qu'ils avaient contre eux les dirigeants du Parti, habitués à apprécier toutes choses du point de vue de la politique des divers départements administratifs, laquelle exige un art consommé pour s'adapter aux aspirations, socialement hétérogènes et parfois politiquement contradictoires, des divers groupes sociaux de la population: prolétariat, petits propriétaires (paysans), bourgeoisie (en la personne des « spécialistes » ou pseudo-spécialistes de tout acabit et de toute formation).

Pourquoi sont-ce précisément les syndicats, qui, opiniâtres, inhabiles à soutenir leurs arguments de propositions scientifiquement déduites, ont été les partisans du système collégial, tandis que les défenseurs des « spécialistes » ont été en même temps les champions de la direction unique? C'est que dans ce différend (bien que les deux partis aient nié toute importance de principe à la question), il y avait en présence deux points de vue ayant leurs raisons d'être profondes et inconciliables. La direction unique, c'est-à-dire la volonté d'un homme, isolée, « libre », détaché de la collectivité, quel que soit le domaine où elle se manifeste, depuis l'autocratie du chef de gouvernement jusqu'à l'autocratie du directeur d'usine, c'est la plus parfaite expression de la pensée bourgeoise. La bourgeoisie ne croit pas à la force de la collectivité. Ce qu'elle aime, c'est d'amasser la foule en un troupeau obéissant, qu'elle puisse mener à son gré personnel partout où le voudra le guide...

La classe ouvrière et les interprètes au contraire savent que les buts nouveaux de leur classe, le communisme en un mot, n'est réalisable que par la création collective, par l'effort en commun des ouvriers eux-mêmes. Plus la collectivité ouvrière sera compacte, plus les masses seront habituées à manifester leur volonté et leur pensée collectives et communes, - et plus la classe prolétarienne réalisera complètement et rapidement sa mission, c'est-à-dire constituera un système économique nouveau, non plus composé de pièces éparses, mais au contraire uni, harmonieux, cohérent, communiste. Celui-là seulement qui est lié pratiquement à la production peut y apporter des nouveautés vivifiantes. En renonçant au principe, précisément, au principe de la direction collective dans l'industrie, le *Parti communiste* a commis un abandon grave, un acte d'opportunisme, une déviation de la lutte de classe, que nous avons si passionnément affirmée et défendue dans la première période de la Révolution.

Comment cela est-il arrivé? Comment s'est-il fait que notre parti, avec sa fermeté et sa trempe acquises dans les combats révolutionnaires, se soit laissé détourner du droit chemin prolétarien et se soit mis à errer, à travers les sentiers de cet opportunisme si profondément détesté et vilipendé par lui?

A cela nous répondrons plus tard. Pour le moment demandons-nous comment s'est constituée et développée l'opposition ouvrière.

Le 9^{ème} Congrès s'était tenu au printemps. Pendant l'été, l'opposition ne se manifesta pas. On n'entendit plus parler d'elle, lors des chauds débats du deuxième *Congrès de l'Internationale* sur la question des syndicats. Mais dans les masses profondes se poursuivait le travail d'accumulation de l'expérience et de la réflexion critique. Ce travail a trouvé son expression, encore bien imparfaite, pendant la *Conférence communiste* de septembre 1920. Notre pensée s'égarait encore dans le domaine de la négation et de la critique. Nous n'avions pas de propositions positives, pas de formules à nous. Mais ce qu'on pouvait voir déjà, c'est que le *Parti communiste* entrait dans une phase nouvelle, qu'une fermentation se produisait, que les «*couches inférieures*» réclamaient «*la liberté de critique*» et déclaraient hautement que la bureaucratie les étouffait, entravait toute action vivante et toute manifestation d'initiative.

Les sommets dirigeants du parti surent apprécier à sa juste valeur cette fermentation commençante, et en la personne de Zinoviev, multiplièrent les promesses verbales: liberté de critique, élargissement de l'initiative des masses, nécessité de combattre les déformations bureaucratiques, poursuite sévère de tous les dirigeants manquant au principe démocratique...

Beaucoup de paroles furent dites et bien dites. Mais entre la parole et l'acte, la distance est immense. La *Conférence* de septembre, avec toutes les promesses de Zinoviev, ne changea rien ni au Parti, ni à l'existence des masses ouvrières. La source qui alimentait l'opposition ne fut pas tarie. Dans les masses progressaient et grandissaient sourdement le mécontentement, la critique, le travail de la pensée.

Cette sourde fermentation arriva jusqu'aux dirigeants, enfantant entre eux des désaccords qui prirent une acuité inattendue. Il faut le remarquer, dans ces milieux dirigeants de notre parti, la question sur laquelle les différends se marquèrent avec toute leur acuité est précisément celle des syndicats. La chose était naturelle.

Aujourd'hui dans le débat entre l'opposition et les sommets du parti cet article n'est pas le seul, mais il constitue cependant, étant donné la situation, le point central de toute notre politique intérieure.

Avant que l'*Opposition ouvrière* eût rassemblé ses thèses et formulé les principes sur lesquels doit reposer à son avis la dictature du prolétariat dans le domaine de l'organisation économique, les milieux dirigeants s'étaient nettement divisés entre eux sur la manière d'apprécier le rôle des organisations de la classe ouvrière dans la restauration de la production sur les nouvelles bases communistes. Le comité central de notre Parti s'était divisé: Lénine contre Trotsky, avec Boukharine comme tampon au milieu!

C'est seulement au 8^{ème} Congrès des Soviets et immédiatement après qu'on vit avec évidence qu'il existait à l'intérieur du parti une opposition compacte, groupée principalement autour des thèses concernant le rôle des syndicats, et que cette opposition, sans avoir un seul grand leader ni théoricien, violemment combattue par les chefs les plus populaires du parti, grandissait et se fortifiait, et surtout s'étendait de plus en plus à travers la Russie laborieuse... Si encore elle s'était nichée seulement à Moscou et à Petrograd. Mais non: du Donetz, de l'Oural, de Sibérie et d'une série de centres industriels, les rapports signalaient au *Comité central du parti*, la formation et les actes d'une «*Opposition ouvrière*». En vérité cette opposition était loin de se révéler partout à propos des mêmes articles qui réunissaient l'opinion des capitales ouvrières de la République soviétiste; il y avait parfois dans les manifestations, les revendications et les motifs de l'opposition pas mal de confusions, de sottise, de mesquinerie, tandis que les points essentiels étaient oubliés, mais une chose demeurait immuable, c'était cette question: qui doit réaliser l'activité créatrice de la dictature du prolétariat dans le domaine économique?

Sont-ce ces organes essentiellement prolétariens, rattachés immédiatement et par des liens vitaux avec la production que sont les syndicats? - ou bien au contraire, les administrations d'État, sans relation directe et vivante avec l'activité productrice et en outre, d'un contenu social mélangé? Là est le nœud du débat. L'*Opposition ouvrière* tient pour la première proposition. Les sommets de notre parti, quelles que puissent être les divergences de leurs thèses sur tel ou tel autre point moins essentiel, sont avec un ensemble touchant, pour la seconde.

Qu'est-ce que cela montre?

Cela nous montre que notre parti traverse sa première crise sérieuse depuis le début de la Révolution et qu'il n'a pas le droit de se débarrasser de l'opposition en la traitant de «*syndicaliste*», ou autres épithètes à bon marché, mais que tous les camarades doivent rentrer en eux-mêmes et se demander: d'où résulte cette crise? De quel côté est la vérité de classe, du côté des sommets dirigeants ou bien de celui des ouvriers et des masses prolétariennes avec leur juste instinct?